

Brèves littéraires

Brèves

Chercheurs de trésors Récit de voyage

Carole Laganière

Number 63, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4630ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laganière, C. (2003). Chercheurs de trésors : récit de voyage. *Brèves littéraires*, (63), 57–62.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CAROLE LAGANIÈRE

Chercheurs de trésors (récit de voyage)

L'Indien marche devant, je suis à ses côtés en tenue d'exploratrice. Derrière suivent les amants de Panama City, en culottes courtes et gougounes de plage, sans sac à dos ni bouteille d'eau. Comment vont-ils survivre ainsi équipés dans la forêt humide à plus de 2500 mètres d'altitude ? On part seulement deux heures ? Et puis ?...

Ces gens sont des incroyants, seul l'Indien m'importe. C'est lui qui me guidera — je l'espère — vers la diva de la haute montagne, *el resplandeciente Quetzal*, cet oiseau mythique qui perche sur les plus hauts sommets d'Amérique centrale et vacille aujourd'hui, tout comme sa maison, sous les rafales des tronçonneuses. Je rêve à lui depuis des années et j'ai peur d'échouer, encore une fois.

L'Indien sourit, j'ai tant de choses à dire. Je lui raconte mes tentatives d'approcher Sa majesté, pas très loin d'ici, au sud du Costa Rica. Une chaîne de montagnes qui court jusqu'au Panama, on pourrait même y aller si on n'était pas si pressés, c'est rien, deux mois de marche.

Je lui dis la forêt de Monteverde, les jours et les nuits dans un chalet humide et odorant, les corps abîmés par les moustiques, la dizaine de pèlerins du Nord à

qui on avait promis le Graal. Mais l'oiseau s'est dérobé, il n'est pas à vendre. Meilleure chance la prochaine fois.

Je lui dis la douceur de San Gerardo de Rivas et les moments paisibles que j'y ai passés, les longues randonnées où je cherchais l'oiseau et où je me trouvais moi, mais ça non, j'ai pas dit, c'est déjà si dur à expliquer en français.

L'Indien m'écoute à peine. Il marche lentement, s'arrête parfois, scrute les hauteurs puis repart. Là où il regarde, je regarde aussi. Il désigne la rivière et me dit quelque chose avec un « u » et un « a ». Il ajoute qu'il a de la chance de vivre ici parce que la rivière est pleine de ces choses et que ceux qui vivent dans la plaine ne peuvent en manger autant que lui. Comme tout Panaméen, mon guide a la curieuse manie de gommer les « r », d'esquiver les « s » de fins de mots et d'avaler avec appétit l'ensemble des autres consonnes. Je finis par saisir qu'il est question de *truchas*, de truites, un poisson qui fait la fierté des habitants de la montagne. L'Indien sait-il que ce sont les Américains qui ont introduit la truite ici ? Le sujet est sensible, il se remet en route en silence.

* * *

J'aime les forêts tropicales humides. Elles sont spectaculaires et on ne se lasse pas d'y voir pousser en pagaille toutes ces fleurs que l'on pouponne au nord comme des enfants uniques. Les végétaux croissent ici à une vitesse phénoménale, mais le regard, du fait de cette densité, ne porte jamais bien loin. Difficile, dans ces conditions, de repérer les oiseaux. On les entend, on aperçoit des formes qui font tache un court instant sur la verdure, mais ça

s'arrête généralement là. Avis aux promeneurs, donc, ceux qui trouvent aimable la gent ailée mais n'ont pas envie de se faire suer à chercher un moineau, aussi rare soit-il : ne faites confiance ni aux voyageurs patentés, ni aux guides de voyage, ni aux écologistes. Demeurez à San José ou à Panama City, paresseusement allongé sur un hamac à l'ombre d'arbres fruitiers, c'est là que vous verrez le plus grand nombre d'oiseaux. Plumages multicolores et bières froides garantis.

J'en suis là de mes réflexions tandis qu'on s'enfonce, comme des forçats, dans une jungle de plus en plus compacte. Le mercure augmente, le sentier est jonché d'obstacles, l'horizon se dérobe. Des piailllements me ramènent parfois à la vie, mais l'Indien reste muet lorsqu'il s'agit de les identifier. Un oiseau nous suit, invisible, son chant terriblement mélancolique, et j'obtiens cette fois une réponse : un *solitario*.

Je décide de ne plus poser de questions, j'ai enfin compris. L'Indien connaît le nom des fleurs, des arbres, des oiseaux, mais il n'est pas là pour ça. L'Indien est un homme concentré sur sa tâche, l'unique, celle qui fait accourir les habitants du froid. Le guide n'est pas un guide, c'est un chercheur de trésors. De quetzales. Point.

Nous arrivons à une petite chute, l'occasion de se reposer et de faire clic pour les souvenirs. Irma et Eduardo trempent leurs pieds endoloris dans l'eau — qu'est-ce que je disais ?... —, l'Indien taille une branche avec sa machette, et moi je fais corps avec ma roche, le nez planté au ciel. Je me prête de bonne foi au jeu des questions-réponses sur le Canada et m'échoue sur nos célèbres chutes. Que dire d'une

merveille du monde qu'on n'a pas vue et dont la visite ne figure pas dans nos plans immédiats ? Peut-on y pêcher la truite ?, me demande l'Indien avec un sourire en coin.

Irma et Eduardo réintègrent leurs gougounes, c'est le signal du retour. De la fin. *Shit*. On n'a pas vu de quetzales, on n'en verra pas, et j'ai envie de rester là, seule, à cuver ma peine. Les tourteraux m'avaient pourtant prévenue : ils viennent s'aimer ici en cachette depuis dix ans et ils n'ont même jamais aperçu l'ombre de l'objet de mon désir.

Il est neuf heures du matin et j'ai perdu la foi : le quetzal est une vue de l'esprit. L'Indien m'offre la branche qu'il taillait, devenue une canne de marcheur étonnamment lisse, puis m'aide à me remettre sur mes jambes. Je le remercie, songeant qu'un chercheur ne peut trouver à tous les coups.

* * *

C'est maintenant moi qui flâne. Et qui profite, simplement, de l'immense jardin botanique qui se déroule à mes pieds. Devant, les amoureux continuent de s'aimer et l'Indien de chercher. Il s'arrête à plusieurs reprises pour scruter le ciel, plus souvent qu'à l'aller. Et plus longtemps. Le fait-il pour donner l'impression qu'il aura tout essayé ? Ou alors c'est qu'il y aurait... ?

Le miracle se produit, en forme de tout petits riens : de vagues silhouettes en contre-jour, 50 mètres au-dessus de nos têtes. Je mets du temps à les distinguer parmi le feuillage, ils sont deux.

Le trésor. Mes trésors.

Irma et Eduardo nous quittent rapidement, déçus de

ne pas les voir de plus près. Moi je reste avec l'Indien, à l'affût et prête à y passer la journée. J'ai envie d'une cigarette, mais je m'abstiens, mes quetzales pourraient ne pas apprécier. Après de longues minutes de surplace, les oiseaux se mettent finalement en mouvement et atterrissent une dizaine de mètres plus bas. Des couleurs apparaissent dans mes jumelles, du vert surtout, ce sont des femelles. Nouvelle pause, des minutes qui semblent maintenant si courtes, puis les demoiselles se mettent à s'agiter. *El macho*, m'annonce l'Indien ; un mâle s'est joint à la réunion. Je l'aperçois, droit comme un « i », digne comme un prince. Le rouge lumineux de sa poitrine. Sa tignasse punk. Les deux plumes démesurément longues et légères, de couleur émeraude, qui recouvrent sa queue. Le mâle est très haut, très loin, mais je le vois parfaitement. Et je pleure, derrière mes jumelles.

L'Indien, tout en délicatesse, ne quitte pas le ciel des yeux. Je lui dis que c'est l'émotion, l'émotion de la première fois. Puis je lui prête mes jumelles.

Mon premier mâle nous fausse compagnie, un autre apparaît. Sans peur, celui-là. Il s'approche, descend de plus en plus bas, vient parader à quelques mètres de nous. Il est beau et il le sait.

Je passe près d'une heure à le contempler. Il s'exhibe, s'offre à nous sous toutes ses facettes, disparaît de courts instants puis réapparaît là où on ne l'attend pas.

Jamais ressenti une pareille émotion en regardant un oiseau. Que tente-t-il de me dire lorsqu'il joue de ses longues plumes qui lui servent de redingote ? Pourquoi ai-je tant envie, comme le vent, de faire

valser sa chevelure hérissée ? Mon trésor multiplie les envolées à la verticale ; c'est pour séduire les dames, m'explique l'Indien.

Mon guide caresse l'or régulièrement, je lui dis qu'il peut redescendre s'il le désire. Mais il reste ; il est heureux, je crois, de me voir heureuse. Et il m'avoue qu'il est exceptionnel de voir un quetzal d'aussi près et aussi longtemps. Lui-même ne se fatigue pas de suivre son trésor en vision rapprochée. Il ne veut pas monopoliser mes jumelles mais son plaisir, lorsqu'il les a en main, est trop manifeste pour que je m'en prive.

Le spectacle s'achève, notre quetzal tourne autour d'une femelle qui a succombé à ses charmes. Elle a de beaux yeux, elle est de sa bande, elle a tout pour lui plaire. Nous ne sommes pas au cirque, nous n'aurons donc droit à aucun salut. *El macho* disparaît silencieusement, à la suite de sa belle.

Salut quetzal.

Merci l'Indien.

* * *

J'ai tenu à redescendre seule de mon nuage, mon compagnon n'en a pas pris ombrage. J'ai béni chaque fougère, chaque mousse, puis ai croisé un couple de promeneurs qui s'extasiait sur un écureuil commun. Je n'ai pu m'empêcher de leur dire que je L'avais vu, qu'Il était plus grand que tout ce qu'on peut imaginer, que je leur souhaitais, à eux aussi, de Le rencontrer un jour. Ils ont échangé un regard inquiet et embarrassé. Je les ai salués gaiement et suis repartie, emportant avec moi le secret de mes apparitions célestes.